Revue d'histoire du XIXe siècle

Société d'histoire de la révolution de 1848 et des
révolutions du XIXe siècle

42 | 2011

La souveraineté populaire

L'idée latine du Félibrige : Enjeux, boires et déboires d'une politique étrangère régionaliste (1870-1890)

*The Félibrige « idée latine »: challenges, drinks, and vexations of a regionalist
foreign policy (1870-1890)*

*Die « lateinische Idee » von Félibrige : Herausforderungen, Feiern und
Ernüchterung einer regionalistischen Außenpolitik (1870-1890)*

Nicolas Berjoan

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/rh19/4110>

DOI : 10.4000/rh19.4110

ISSN : 1777-5329

Éditeur

La Société de 1848

Édition imprimée

Date de publication : 15 juillet 2011

Pagination : 121-136

ISSN : 1265-1354

Référence électronique

Nicolas Berjoan, « L'idée latine du Félibrige : Enjeux, boires et déboires d'une politique étrangère
régionaliste (1870-1890) », *Revue d'histoire du XIXe siècle* [En ligne], 42 | 2011, mis en ligne le 31 juillet
2014, consulté le 19 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/rh19/4110> ; DOI : 10.4000/
rh19.4110

Tous droits réservés

NICOLAS BERJOAN

*L'idée latine du Félibrige : Enjeux, boires et déboires
d'une politique étrangère régionaliste (1870-1890)*

Dans la France d'après 1870, Ernest Renan n'est pas seul à réclamer une réforme intellectuelle et morale. Parmi le chœur d'intelligences qui interrogent les raisons de la débâcle, et proposent d'administrer à la France une cure fortifiante, il est une voix qui n'a guère attiré l'attention, marginale parce qu'elle ne s'exprime pas depuis le centre politique du pays, marginale parce que sa partition détonne dans l'univers étroit de la pensée nationale. Cette voix, c'est celle de Frédéric Mistral et de son Félibrige, que l'on a vite rangé parmi les supplétifs réactionnaires de « l'ordre moral », sans lui prêter vraiment attention¹. Qu'auraient-ils à dire d'autre, ces folkloristes hors du temps qui processionnent jusqu'à la croix de Provence, ou gravissent les marches abruptes du sanctuaire de Forcalquier pour y prononcer des ores en langue du pays, que d'en appeler, derrière Mac Mahon et l'Église, au recueillement et au culte des saines traditions ?

Il y a pourtant une idée originale que promeuvent ces hommes pendant le dernier quart du XIX^e siècle, et qui peuple leurs discours plus que les prières doloristes, l'idée latine. Une idée qui connaîtra plusieurs ressauts au XX^e siècle, et dont les défenseurs les plus enthousiastes voudraient qu'elle ait donné naissance, en 1954, à une organisation internationale aux activités discrètes, l'Union latine, quand ils ne la mettent pas au principe du concept de supranationalité². Ceux-là, Roger Barthe en tête, ne manquent jamais d'en faire remonter l'origine fort loin, jusqu'au « songe de la Canebière » du docteur Lallemand. Dans son ouvrage de 1843, au titre bien choisi de *Hachych*, ce médecin lorrain de la faculté de Montpellier raconte ses expériences canna-

1. Philippe Martel a montré que le désintérêt et l'incompréhension des élites nationales vis-à-vis de la revendication félibréenne datent des débuts même du Félibrige dans « L'impossible dialogue : La renaissance d'oc vue de Paris (fin XIX^e siècle) », *Revue des Langues Romanes*, n° 90, 1986, p. 207-232. Ils n'ont pas cessé jusqu'à nos jours à en croire les maigres lignes que lui consacre Françoise Mélonio, « 1815-1880 », in Antoine de Baeque et Françoise Mélonio [dir.], *Lumières et liberté* dans Jean-Pierre Rioux et Jean-François Sirinelli [dir.], *Histoire culturelle de la France*, Paris, Seuil, 1997, 4 tomes, tome 3, p. 334-339.

2. Le félibre Roger Barthe a écrit le premier l'histoire de *L'idée latine*, Toulouse, IEO, 1950-1951, 2 volumes. Paul Gache a poursuivi son entreprise en mettant en scène ses principales réussites jusqu'à la fondation de l'Union latine dans *L'Union latine de Roger Barthe*, Rodez, Subervie, 1958.

biques. Entre autres voyages psychédéliques qui lui permettent d'annoncer le triomphe à venir de l'électricité ou la fin de l'esclavage aux États-Unis, il fait mention d'une promenade dans les rues de Marseille un 27 juillet 1943. Sur l'avenue principale de la cité, il s'arrête devant une affiche annonçant le prochain congrès Iberogallitale, les trois peuples d'Espagne, de France, et d'Italie, ayant décidé de s'unir sous une bannière arc-en-ciel à fond blanc, coiffée du bonnet phrygien, qui annonce leur volonté d'œuvrer en faveur de la paix et du progrès. Pour stupéfiants que soient les rêves en volutes de Lallemand, c'est le Félibrige qui va donner à l'idée latine sa première véritable publicité trois décennies plus tard.

Mistral a chanté, dès 1862 et ses premiers contacts avec les *renaixentistes* catalans, l'union des pays du nord-ouest méditerranéen dans *L'Armana provençau*³. Mais c'est après l'année terrible que l'idée latine devient, pour une vingtaine d'années, un *leitmotiv* du verbe félibréen, qui célèbre en toute occasion l'amitié des «peuples bruns» dans un contexte international pourtant peu favorable. La «République des ducs» et ses velléités de croisade effraient d'abord les Italiens, puis le coup de force français en Tunisie les pousse dans les bras de Bismarck⁴. Quant à la politique gallophobe de Crispi, elle hérisse la France entre 1887 et 1896, et manque de provoquer une guerre entre les deux États. Cette ambiance délétère n'empêche pas les Félibres d'annoncer l'avènement de la fédération latine, et même de revendiquer un succès diplomatique lorsque le navire de guerre français Orénoque quitte Civitavecchia, d'où il faisait peser la menace d'un coup de main sur Rome, après les fêtes qu'ils organisent en 1874 en l'honneur de Pétrarque.

C'est que l'idée latine a bien des vertus pour un Félibrige qui voit grossir ses rangs⁵. Et, plutôt que de l'associer au tournant conservateur que prendrait Mistral dans les années 1870, ou d'en faire le symbole d'un repli de l'action félibréenne sur la sphère culturelle, comme l'ont fait des historiens classiques du Félibrige, peut-être vaut-il mieux y voir un virage stratégique précoce⁶.

3. On entend par *renaixentistes* les écrivains qui ont participé au mouvement de *Renaixença*, dont le but était de rendre au catalan son prestige de langue littéraire. Leurs relations avec le Félibrige ont été évoquées par Artur Bladé Desumvila, *Felibres i Catalans*, Barcelona, Dalmau, 1961, Ramon Aramon i Serra, *Frédéric Mistral i la Renaixença catalana*, Barcelona, Dalmau, 1985, ou August Rafanell, *La il·lusió occitana*, Barcelona, Quaderns crema, 2006.

4. Pour une histoire des relations franco-italiennes à la fin du XIX^e siècle on se reportera à Pierre Milza, *Français et Italiens à la fin du XIX^e siècle. Aux origines du rapprochement franco-italien de 1900-1902*, Rome, EFR, 1981, 2 volumes.

5. Sur l'histoire du Félibrige on peut consulter la chronique de René Jouveau, *Histoire du Félibrige*, Aix-en-Provence, 1970-1979, 4 volumes. La contribution de Philippe Martel, «Le Félibrige», dans Pierre Nora [dir.], *Les lieux de mémoire*, Paris, Gallimard, 1986-1992, 3 tomes, tome 3, *Les France*, volume 2, *Traditions*, p. 3515-3553, son livre *Les Félibres et leur temps. Renaissance d'oc et opinion (1850-1914)*, Pessac, Presses Universitaires de Bordeaux, 2010, la synthèse de Simon Calamel et Dominique Javel, *La langue d'oc pour étendard. Le Félibrige (1854-2002)*, Toulouse, Privat, 2002, ou le tableau intellectuel de Laurent Abrate, *Occitanie, des idées et des hommes 1900-1968*, Toulouse, IEO, 2001, offrent des points de vue problématisés.

6. Robert Lafont, dans *Mistral ou l'illusion*, Paris, Plon, 1954, a fixé la grille interprétative à travers laquelle l'historiographie occitane a lu, ensuite, l'action du Félibrige et de son inspirateur, en soulignant le tournant réactionnaire qui aurait accompagné la propagande latine. Il n'est démenti ni par Claude

Passée la guerre franco-prussienne, le groupe provençal est obligé de remanier son discours en tenant compte d'un environnement modifié, caractérisé par l'exubérance du nationalisme français et l'âpreté des luttes politiques opposant républicains et monarchistes. Cet effort d'adaptation lui permet d'abriter, sous un verbe qui soit audible dans la France d'après la défaite de 1870, encline au retour sur soi mais non aux options décentralisatrices, ses revendications les plus profondes, tout en manifestant l'existence d'un projet ambitieux pour le Félibrige.

D'AVIGNON À FLORENCE, EN PASSANT PAR SEDAN. LES CHEMINS DE LA PROPAGANDE LATINE

La défense de l'idée latine est intimement liée à la façon dont les Félibres comprennent le désastre de 1870. À leurs yeux, la surdité de la société française face à leurs mises en garde, leurs injonctions à décentraliser et à cultiver les particularismes locaux, est largement responsable du naufrage. La chute, du reste, n'est pas celle de la France seule mais du monde latin tout entier, rentré en décadence avec le siècle et maintenant dominé par les peuples nordiques. Voilà pourquoi le folkloriste languedocien Achille Montel, rendant compte de la journée de *L'Armana provençau* de 1871 aux lecteurs de *La Revue des langues romanes*, appelle ces derniers à soutenir l'œuvre des défenseurs des traditions, à qui Sedan a donné raison. « On voit, à cette heure, combien nous étions dans le vrai, malgré notre petit nombre, nous qui désirions que la libre vie du peuple ne soit pas un vain mot, nous qui voulions que sa loi pût se manifester pleinement à tous les degrés, par de fortes et vivaces autonomies »⁷. La France a étouffé ses énergies dans le corset de la centralisation, elle a aussi, comme ses voisines méridionales, perdu sa raison dans l'ivresse des sens et la perversion des goûts. « La race latine toute entière, qu'on le sache bien, ne peut se relever de son vil abaissement qu'en plaçant de nouveau l'intelligence au-dessus de tout, et qu'en étant convaincue à jamais que l'Idée est la seule force qu'on ne brise pas »⁸.

À ces maux le Félibrige offre sa médication traditionnelle, un fédéralisme qui prend alors le nom d'idée latine. La France est isolée sur la scène internationale, il lui signale l'existence de nations sœurs, l'Espagne et l'Italie, avec lesquelles elle partage des racines communes et, malheureusement, un déclin qu'il leur faut affronter de conserve. Elle est anémiée, il lui indique le chemin

Mauron, *Frédéric Mistral*, Paris, Fayard, 1993, ni par Philippe Martel qui propose, dans son article « Le Félibrige, un incertain nationalisme linguistique », *Mots*, 74, mars 2004, p. 43-57, de réinscrire cette évolution idéologique dans un contexte interne au Félibrige, mais aussi dans celui de la politique nationale et de la société méridionale de l'époque.

7. Achille Montel, « L'Armana provençau de 1871 », *La Revue des langues romanes*, tome 1, 3^e trimestre 1870, p. 348.

8. *Ibidem*.

des libertés provinciales, qui lui permettra de puiser une sève nouvelle à la racine de ses terroirs. Elle est nauséuse, il lui suggère de se dégriser au son pur et vigoureux de ses langues régionales. Voilà le programme, sur le terrain des relations internationales comme de la culture nationale, recouvert par l'idée latine du Félibrige, et que ses militants sont décidés à faire triompher, en profitant de l'ébranlement des consciences causé par la défaite.

L'invention de la fête latine

Ils ne se privent pas d'utiliser un élément central du folklore félibréen, la fête, et c'est à Léon de Berluc-Pérussis que l'on doit d'avoir monté la première manifestation destinée à célébrer l'idée latine. Rejeton d'une famille aristocratique lombarde installée à Forcalquier depuis la fin du Moyen Âge, cet esprit curieux de tout collabore, pendant ses années de droit à Aix-en-Provence, à *L'Abeille du midi*, devient correspondant de la société des antiquaires de France, avant d'intégrer en 1865 les rangs de l'académie des Sciences, Arts, Agriculture et Belles-Lettres de l'ancienne capitale provinciale⁹. Érudit local à l'activité inlassable, il n'oublie pas ses hautes terres de Provence. Assidu aux réunions de l'athénée de Forcalquier, il est des fondateurs de la société littéraire et scientifique des Basses-Alpes. En 1874, quand ce grand amateur de poésie crée à Aix une académie du sonnet, il n'est pas encore membre du Félibrige, quoiqu'il entretienne déjà des relations avec Joseph Roumanille, comme lui dévot de la monarchie légitime, et Mistral, dont il deviendra proche¹⁰. À la tête de son cénacle il imagine une geste fondatrice qui connaîtra un franc succès dans le monde félibréen, et consiste à faire accoucher une société culturelle d'une fête littéraire, en proclamant les bans de l'association à l'issue de la grand-messe poétique¹¹. Ainsi l'académie du sonnet doit-elle tenir sa séance inaugurale le 18 juillet 1874 à Vaucluse, pendant les cérémonies que Berluc veut dédier à la mémoire de Pétrarque pour le cinq-centième anniversaire de sa mort, afin d'exalter l'amitié franco-italienne à travers la figure d'un homme qui partagea sa vie des deux côtés des Alpes. Il souhaite y associer le Félibrige, mais les tractations sont difficiles. La future « cigale de Porchères » n'est pas encore en odeur de sainteté dans le cercle mistralien¹². On lui reproche de versifier dans la langue de Molière, de faire trop de place au français dans son programme, et l'on n'aime pas l'idée que son académie puisse, en

9. Sur ce personnage on verra Paul Colombier, *Berluc-Pérussis et le Félibrige alpin*, doctorat de 3^e cycle sous la direction de Pierre Colotte, Faculté de lettres et sciences humaines d'Aix-en-Provence, 1974, et l'opuscule rédigé par Marcel Provence à l'occasion du *Centenaire de Berluc-Pérussis*, Aix-en-Provence, Éditions du Feu, 1935.

10. Le *capoulié* est le chef du Félibrige. Pour la période qui nous concerne Frédéric Mistral est *capoulié* de 1876 à 1888, Joseph Roumanille de 1888 à sa mort en 1891, et Félix Gras de 1891 à 1901.

11. Depuis l'adoption des statuts de 1876, le Félibrige est organisé en maintenances provinciales, qui regroupent des écoles locales. Il compte trois maintenances à cette date, celle de Provence, du Languedoc, et celle de Catalogne qui ne fonctionnera jamais correctement. La maintenance d'Aquitaine vient s'y ajouter en 1878.

12. Les 50 majeurs du Félibrige, qui siègent à son consistoire, sorte de direction centrale, sont tous désignés par une cigale. Berluc porte la « cigale de Porchères », du nom de son fief.

prenant l'initiative d'un tel événement, se poser en concurrente du Félibrige qui lutte, vingt ans après sa naissance, pour faire valoir son magistère sur le Midi¹³. Aussi faut-il toute la diplomatie de Berluc, qui finit par persuader Mistral à grand renfort de témoignages d'une admiration non feinte, pour que celui-ci consente à mêler sa compagnie aux fêtes de Pétrarque¹⁴. Une participation qui a son prix puisque les félibres aixois Jean-Baptiste Gaut et François Vidal intègrent le comité d'organisation, que le provençal se taille la part du lion dans le concours littéraire, et que Berluc s'engage dans le chemin du ralliement, confirmé un an plus tard par son adhésion au Félibrige.

Grâce à un long travail préparatoire, s'efforçant de démentir le caractère politique d'une manifestation que les républicains accusent d'être soutenue par « l'ordre moral », alors que les catholiques s'émeuvent de la présence d'officiels italiens représentant le monarque géôlier du Pape, Berluc et ses camarades parviennent à se gagner le concours d'une quarantaine de sociétés littéraires¹⁵. Le gouvernement français, soucieux d'améliorer les relations avec le royaume voisin mais surveillé de près par la faction légitimiste de sa majorité, opte pour une présence discrète. Le ministère de l'Instruction publique y délègue son sous-secrétaire d'État Henri Wallon, et accorde une subvention à la municipalité de Vaucluse pour ériger un buste à l'effigie de Pétrarque. Quant au ministre des Affaires étrangères Decazes, il refuse de patronner officiellement les fêtes, mais les dote d'une somme de 2000 francs. Côté italien on n'est pas moins précautionneux, l'ambassadeur Constantino Nigra, homme de lettres francophile, n'est théoriquement mandaté que par le comité des fêtes italiennes qui ont lieu parallèlement à Padoue et Arqua, mais compte profiter de l'occasion pour assurer les participants des bonnes intentions de Rome à l'égard de la France.

Le samedi 18 juillet débarquent donc à Vaucluse, au milieu de journalistes venus de toute l'Europe, une centaine d'hommes de lettres menés par le préfet légitimiste du département, Scipion Doncieux, par Henri Wallon, et par l'ambassadeur Nigra. Reçus le matin à l'Hôtel de ville par le maire Élisée Tacussel, ils célèbrent l'après-midi la figure de Pétrarque, et se promènent jusqu'au gouffre qui fait la renommée du village, avant de banqueter sur les bords de la Sorgue. Chaque station est l'occasion d'un toast. Nigra, à la mairie, se réjouit d'avoir pu « venir au milieu de vous pour associer la voix de

13. Émile Rippert dans *Le Félibrige*, Paris, Armand Colin, 1948, dresse la liste des pôles culturels qui animent la vie intellectuelle du Midi de la France dans la seconde moitié du XIX^e siècle. Le Félibrige aura parfois du mal à leur imposer ses vues, ainsi que le signale Robert Lafont, « L'affirmation de l'identité occitane », in André Armengaud et Robert Lafont [dir.], *Histoire d'Occitanie*, Paris, Hachette, 1979, p. 764-792.

14. On peut suivre les relations entre Léon de Berluc-Pérussis et Frédéric Mistral à travers leur correspondance, réunie par Bruno Durand, *Correspondance de Frédéric Mistral et Léon de Berluc-Pérussis 1860-1902*, Aix-en-Provence, Annales de la Faculté de Lettres-Ophrys, 1955.

15. Jean Pélissier, dans *Frédéric Mistral au jour le jour*, Aix-en-Provence, Annales de la Faculté de Lettres-Ophrys, 1967, rend compte des critiques contradictoires qui ont pris pour cible les fêtes de Pétrarque.

l'Italie à celle de la France dans la commémoration du poète dont la gloire et les œuvres appartiennent à la fois aux deux grandes nations latines»¹⁶. Il explique ensuite à son auditoire ce qui pousse la monarchie transalpine à la prudence sur la scène internationale, et à garder ses distances avec la France. «Nous avons été élevés, au-delà des Alpes, à la dure école de l'adversité. Pendant des siècles nous avons subi toutes les [...] humiliations. L'oppression, le morcellement du territoire, les discordes internes, l'occupation étrangère [...], nous avons tout enduré. Que l'on ne s'étonne pas si, dans ces derniers temps, l'Italie a fait preuve de beaucoup de sagesse et de sens politique. Nous sommes devenus sages parce que nous avons beaucoup souffert»¹⁷. Durant les temps obscurs de la division, le souvenir des poètes a soutenu la flamme du patriotisme. Et à Vaucluse c'est le *Risorgimento* que l'on fête en rendant hommage à Pétrarque, dont la figure permet d'assister «au plus beau des spectacles, celui de voir réunies dans la même pensée deux grandes nations, issues du même sang, nourries des mêmes traditions»¹⁸. C'est pourquoi Nigra tient à présenter aux Français, «au nom de l'Italie et de son vaillant roi, [leurs] sentiments de reconnaissance inaltérable pour la part généreuse que la France a prise à [leur] affranchissement national»¹⁹.

Le préfet Doncieux lui donne la réplique à la fin du repas, en levant son verre à l'entente nécessaire de deux pays condamnés à faire front pour défendre la civilisation face à la «barbarie germanique» : «Je bois à la fraternité des races latines, qui ont été le grand foyer initiateur [...] de la civilisation dans le monde, et qui, au prix de sacrifice et parfois de martyre, ont tenu d'une main vaillante le drapeau de l'esprit humain. Je bois à la prospérité de ces nations sœurs, issues d'une commune origine, ayant les mêmes croyances, les mêmes intérêts, les mêmes devoirs, et j'ajouterai devant avoir les mêmes destinées, car, qu'elles le veuillent ou non, elles sont solidaires et elles ont la même mission à remplir»²⁰. Tous les convives de se dresser alors et de s'écrier «Vive l'Italie! Vive la France!», avant de reprendre la route d'Avignon où les attendent le comte Roger du Domaine et son conseil municipal, qui ont fait pavoiser la ville aux couleurs des deux pays. Le lendemain, après une messe célébrée par l'archevêque Dubreuil, les participants sont conviés par le maire à un nouveau banquet. Les cérémonies prennent fin le lundi 20 juillet avec la remise des prix aux lauréats des concours littéraires, et le sentiment du devoir accompli pour les organisateurs. La France s'est montrée capable d'un sursaut spirituel en renouant avec ses traditions, et les «races latines s'y sont données

16. *Fêtes littéraires et internationales. Cinquième centenaire de la mort de Pétrarque célébré à Vaucluse et à Avignon. Les 18/19/20 juillet 1874*, Avignon, Gros et frères, 1874, p. 23.

17. *Idem*, p. 24.

18. *Idem*, p. 25.

19. *Idem*, p. 27.

20. *Idem*, p. 67.

le baiser d'alliance»²¹. Mais la fête latine ne s'arrête pas là : l'idée est lancée, et les célébrations se succèdent à bon rythme jusqu'au milieu des années 1880.

« *L'Emperi dou soleu* »

Fin mars 1875, le concours littéraire de la société des langues romanes permet au Félibrige de prendre pied sur la rive droite du Rhône en précipitant la fondation de l'école montpelliéraine du *Parage*, embryon de la maintenance du Languedoc. La rencontre de Montpellier, qui se déroule sous la double présidence de Mistral et du professeur de philologie de la Sorbonne Émile Egger, et où l'on reçoit avec déférence deux professeurs au Collège de France, Gaston Paris et Michel Bréal, est d'une haute tenue intellectuelle. Elle offre comme à l'accoutumée aux Félibres une tribune pour exprimer leurs doléances. Mistral regrette, dans son discours d'ouverture, que l'intérêt éprouvé pour la langue d'oc dans le monde intellectuel n'ait pas son pendant parmi les classes populaires occitanes, qui abandonnent leur parler maternel. Énumérant les causes qui expliquent le repli des langues régionales, il ne perd pas de vue l'importance de la centralisation politique et des échanges multipliés que permet le train, mais s'applique surtout à dénoncer les préjugés absurdes aveuglant le peuple d'oc, celui notamment qui veut que « *l'usage coustumiè dou lengage provençau empacho lou francès d'estre parla coume se dèu* [l'usage coutumier du langage provençal empêche le français d'être parlé comme il faut] »²². Il affirme au contraire que la maîtrise de plusieurs idiomes ne peut pas nuire à celle de la langue officielle, que d'ailleurs on ose bien apprendre aux écoliers des rudiments d'autres langues, mortes ou vivantes, et qu'il n'y a aucune raison pour que le provençal soit tenu à la porte de l'institution scolaire. D'ailleurs, si l'on compte raviver l'ardeur patriotique des Français après la défaite de 1870, on ne peut se passer d'un instrument aussi précieux pour resserrer les liens qui unissent l'homme à sa communauté. « *Pèr consequent, Messies, si voulèn releva nostro patriò, releven ço que fai greia li patrioto : la religioun, li tradicioun, li souvènenço naciounalo, la vièio lengo dou païs* ! [Par conséquent, Messieurs, si vous voulez relever notre patrie, relevez ce qui fait vibrer le patriote : la religion, les traditions, les souvenirs nationaux, la vieille langue du pays.] »²³ Quant à l'idée latine, elle n'est pas absente des débats, le philologue languedocien Octavien Bringuier et l'abbé marseillais Lieutaud espèrent voir bientôt réalisée l'union des peuples latins, de la Suisse romande jusqu'au Brésil, et le catalan Albert de Quintana propose de remettre un prix au meilleur « chant du latin » lors du prochain concours de la société des langues romanes, prévu pour 1878.

21. Cité dans Henri Guilibert, *Avant-propos, Fête séculaire et internationale de Pétrarque. Célébrée en Provence 1874*, Aix-en-Provence, Remondet-Aubin, 1875.

22. *Les concours philologiques et littéraires de l'année 1875*, Montpellier, Revue des Langues Romanes-Imprimerie centrale du Midi, 1875, p. 26.

23. *Idem*, p. 30.

En attendant, en septembre 1875, ont lieu les premières fêtes de Forcalquier. Pour l'inauguration de la chapelle de Notre Dame de Provence, Mistral et Roumanille viennent saluer leur ami Berluc, qui embrasse la « cause » et fonde *l'escolo di Aups*²⁴. Mais c'est 1882 qui marque l'apogée de la propagande latine du Félibrige, avec les secondes célébrations de Forcalquier et la tenue quasi-simultanée de la Sainte-Estelle d'Albi, qui privera les félibres alpins de la présence paternelle d'un Mistral préférant aller encourager les efforts de la toute fraîche maintenance d'Aquitaine. En ce temps là, l'idée latine semble tellement en vogue que Charles de Gantelmi D'Ille, seigneur du château Saint-Clément de Volx et cheville ouvrière de l'école des Alpes, la croit portée par le flot d'une histoire dont les Félibres auraient été les prophètes. « Les descendants d'une race illustre, longtemps dispersés et indifférents les uns aux autres, obéissent tout à coup à un mystérieux sentiment de fraternité »²⁵. Cette fraternité retrouvée leur montre la voie d'une « [f]édération qui subsistera, parce qu'elle est née d'une naturelle sympathie, de l'affinité de la race, parce qu'elle subit un irrésistible entraînement et qu'elle demeure étrangère aux combinaisons de la politique »²⁶.

Le programme des journées de Forcalquier n'innove guère, et respecte une sorte de rituel. Le samedi 13 mai au soir, le maire Camille Arnaud reçoit les participants dans un Hôtel de ville illuminé, puis l'on monte chercher à son ermitage la statue de saint Pancrace, patron de la cité, dont la fête votive coïncide avec la réunion félibréenne. Dimanche débute par une messe en son honneur, et l'après-midi se déroulent une parade pittoresque de *chivau frus*, ces chevaux de carton animés par des danseurs, et les jeux floraux de la maintenance de Provence. Il faut attendre le lundi pour sortir un peu de la routine avec la pose, par le préfet Danican-Philidor, de la première pierre du viaduc ferroviaire qui doit relier Forcalquier à Volx, et la remise des prix du concours de traduction franco-provençal. Celui-ci a été proposé par les félibres aux élèves des écoles des pays d'oc pour populariser la méthode d'enseignement mixte, se servant de la langue régionale pour apprendre la langue nationale. Aussi le rapporteur du concours, Marius Girard, ne manque-t-il pas de vanter, à travers la qualité des compositions, la pertinence de cet exercice. « Tout d'abord, nous nous faisons un devoir de le dire bien haut, la moyenne du concours a été en tout point satisfaisante. Quelques esprits prévenus peuvent encore sourire mais nous qui voyons de près les résultats obtenus [...], nous ne nous lasserons pas de dire que la méthode est excellente et doit être recommandée à tous les instituteurs primaires de la région »²⁷.

24. Pour une relation de ces fêtes on verra Jean Pélissier, *Frédéric Mistral...*, *op cit.*, et Paul Colombier, *Berluc-Pérussis...*, *op. cit.*

25. Charles de Gantelmi d'Ille, *Jeux floraux de Provence. Fêtes latines internationales de Forcalquier et de Gap. Mai 1882*, Gap, Richaud, p. IX.

26. *Idem*, p. X.

27. *Idem*, p. 158.

Les prises de parole qui ponctuent ces agapes reprennent largement celles de Vaucluse. Le Roumain Vasile Alecsandri a pris place dans la ronde latine depuis que son *Cantul gintei latine* s'est octroyé en 1878 le prix promis par Quintana, et vient en lieu et place des Italiens, tenus à l'écart par la signature de la Triplice, porter aux félibres l'hommage d'une romanité lointaine²⁸. Leurs « fêtes ne sont pas seulement littéraires, [mais] ont aussi pour objet de cimenter la grande fraternité latine dans un but civilisateur et accomplir une mission providentielle »²⁹. Le préfet Danican-Philidor joue le rôle d'autorité bienveillante qu'avait assumé Doncieux à Vaucluse, et précise aux organisateurs que leur démarche est appréciée de la République républicaine. Non seulement elle participe à la vitalité des lettres et des arts, mais, « [e]n conservant à nos générations [...] l'héritage d'une langue qui nous a donné tant de chefs-d'œuvre, vous faites acte de bons Français, car le culte des traditions locales est l'une des plus nobles expressions de l'amour de la patrie »³⁰. On imagine l'assistance ravie de cette référence officielle aux principes d'une esthétique traditionaliste et d'un double patriotisme que les Félibres défendent depuis longtemps.

C'est pourtant de leur côté qu'il faut chercher la note qui tranche avec l'unanimité bon enfant de 1874. En effet, parce qu'ils n'ont plus à partager le premier rôle avec d'autres sociétés littéraires, ou parce qu'ils croient l'heure de leurs idées venue, ils n'hésitent plus à aborder des thèmes polémiques qui sont au cœur de la revendication régionaliste. Après que Marius Girard a demandé l'usage de la langue d'oc à l'école, Berluc-Pérussis porte lors du banquet de Gap – où les Félibres se sont rendus au lendemain des fêtes de Forcalquier pour assister à la création de *l'escolo de la mountagno* – un toast aux provinces qui conservent leurs traditions. Il célèbre ces pays qui tous « marchent, séparément mais parallèlement vers un même but : le maintien ou le rétablissement de la vieille unité provinciale, ce pondérant nécessaire entre la Commune et l'État. Une ambition suprême les tourmente : avoir, dans la famille politique dont elles font partie, leur juste place au foyer et au soleil ; lutter contre la moderne tendance qui, presque partout, cherche à substituer un mot d'ordre central aux initiatives locales, et l'aristocratie impersonnelle et irresponsable des bureaux au dévouement des citoyens »³¹.

Cette année mémorable ne pouvait se terminer sans que Mistral n'apporte sa contribution à l'évangile latin, ce qu'il fait le 25 novembre devant le Cercle artistique de Marseille. Ici, comme à Montpellier, l'exaltation de l'idée latine va de pair avec l'affirmation de la présence félibréenne sur une terre frondeuse, où *l'escolo de la Mar* s'est constituée il y a cinq ans à peine. Devant un auditoire mêlé de félibres et de notables, il prend le temps d'expliquer ce

28. Sur ce « chant de la gent latine » on verra Roger Barthe, *L'idée latine...*, *op. cit.*

29. Cité dans Charles de Gantelmi d'Ille, *Jeux floraux de Provence...*, *op. cit.*, p. 68.

30. *Idem*, p. 65.

31. *Idem*, p. 210.

qu'est le Félibrige, une organisation qui défend la langue et la personnalité provençales, et de répondre aux critiques dont il fait l'objet en rejetant les accusations en séparatisme et en passéisme. Il ajoute que le Félibrige n'est pas seulement une entreprise qui veut rendre la vie aux provinces du Midi, et par là ressusciter la France toute entière, c'est par lui que passe l'avenir des races latines. Déjà il a réussi à faire tenir ensemble des Catalans, des Italiens, des Roumains, sous un même étendard, et si « *la federacioun latino, un jour se verifico, sera lou Félibrige que n'en sara lou nous* [la fédération latine, un jour prend corps, ce sera le Félibrige qui en sera le noeud] »³². Les Marseillais sont invités à lui prêter concours, ce d'autant qu'une fois cette fédération advenue, Mistral le leur promet, leur cité deviendra la capitale de « *l'Emperi dou soulèu* [L'Empire du soleil]³³ » ainsi que l'avait rêvé le docteur Lallemand.

La boucle est bouclée, et bientôt le songe latin devient moins obsédant. Encore en 1883 les félibres languedociens, roussillonnais et catalans se réunissent-ils à Banyuls pour l'évoquer, encore l'érudit montpelliérain Charles de Tourtoulon essaie-t-il de publier entre 1883 et 1885 une *Revue du monde latin*, mais en 1890, lorsqu'une délégation du Félibrige se rend à Florence pour l'exposition qui y célèbre la femme italienne, l'euphorie n'est plus de mise³⁴. Les relations franco-italiennes sont mal en point depuis l'accession de Crispi au pouvoir, et Mistral, qui reproche aux Italiens leur germanophilie, refuse de s'y rendre en personne malgré les sollicitations pressantes de Berluç. Ce dernier attend d'une participation brillante des Félibres qu'elle suscite l'apparition d'une maintenance de Toscane, et le développement ultérieur d'un Félibrige italien. Mais Mistral ne consent à y déléguer que le chancelier Paul Mariéton, qu'accompagneront sept autres provençaux. Encore n'est-ce point tant pour encourager les desseins de son ami que l'initiative des conservateurs francophiles qui sont à l'initiative de ces rencontres. « *Fague Dièu que tout eiço siegue un bacèu per lou Crispi, e Paris confessara que li meiour francês es encaro li provençau* [Plaise à Dieu que tout cela soit une gifle pour Crispi, et Paris confessera que le meilleur français est encore le provençal] »³⁵. Quant à son voyage dans la péninsule de 1891, il n'est pour lui l'occasion que de constater, amer, la défaite des adversaires de Crispi aux dernières élections.

32. Frédéric Mistral, *Charadisso facho au Ciérclé Artisti de Marsiho lou 25 novembre 1882, Discours e dicho de Frédéric Mistral*, Avignon, Roumanille, 1906, p. 49.

33. *Idem*, p. 50.

34. Charles de Gantelmi D'Ille, *Les Provençaux à Florence au sixième centenaire de Béatrix en 1890*, Forcalquier, Crest-Athénée de Forcalquier, 1890.

35. Lettre à Léon de Berluç-Pérussis, 15 mars 1890, in Bruno Durand, *Correspondance de Frédéric Mistral...*, *op. cit.*, p. 151.

DU BON USAGE D'UNE IDÉE. L'ÉTAT, LE FÉLIBRIGE, ET LEURS INTÉRÊTS RESPECTIFS SUR LA SCÈNE LATINE.

La petite effervescence que le Félibrige parvient à entretenir autour de l'idée latine entre le milieu des années 1870 et 1890 doit être comprise à l'aune d'un contexte international particulier, que les disciples de Mistral tentent d'utiliser pour faire entendre les revendications de leur mouvement. Elle joue aussi un rôle majeur dans la croissance du Félibrige, qui veut se faire reconnaître comme défenseur légitime des intérêts méridionaux, et prendre pied au-delà des frontières françaises.

Surveiller la fête

La présence des autorités est une constante des fêtes latines organisées par le Félibrige. Elle n'a pas échappé à Mistral lorsqu'il se réjouit auprès de Jean-Baptiste Gaut de la magnifique année 1882 qu'a vécue son organisation. « De Nice à Gap, de Gap à Albi, sur un parcours de 400 lieues, ça a été une traînée de manifestations provençales très brillantes. Maints officiels que j'ai vus là (préfets, députés, sénateurs, ministre) étaient épatés de ce mouvement très indépendant qu'ils ne soupçonnaient guère »³⁶. C'est que les pouvoirs publics français, s'ils se refusent à donner une sanction officielle aux initiatives internationales du mouvement mistralien, ne peuvent s'en désintéresser totalement. Mac Mahon et son premier ministre De Broglie s'en servent en 1874 pour faire passer un message d'apaisement à la monarchie italienne, inquiète de voir les tendances ultramontaines de la majorité parlementaire française déboucher sur une entreprise militaire visant à restituer Rome au Pape. Constantino Nigra est chargé d'une mission similaire par le ministre des Affaires étrangères italien Emilio Visconti-Venosta, qui cherche le bon équilibre à tenir entre Paris et Berlin un an après la visite de Victor-Emmanuel II en Allemagne. Plus tard Charles de Gantelmi d'Ille note, à propos de l'invitation des Félibres aux fêtes florentines de 1890, qu'elle n'est pas étrangère aux « vellétés de rapprochement du gouvernement italien vers la France, de sorte que les démonstrations populaires se trouvaient en accord avec les secrets de la politique »³⁷. Il est vrai que Crispi s'efforce alors d'adoucir les rancœurs qu'a suscitées en France sa politique de rapprochement avec le Reich, et d'obtenir l'aide de Paris pour surmonter les problèmes financiers du royaume et appuyer les prétentions italiennes sur la Libye et l'Éthiopie.

Comme dans le cas de Nigra, passion littéraire et intérêts politiques se confondent dans la démarche de Vasile Alecsandri. Figure du mouvement national roumain, premier ministre des Affaires étrangères du royaume de Roumanie en 1859, ce poète est jusqu'à sa mort, en 1890, un personnage clé

36. Cité dans Jean Pélissier, *Frédéric Mistral...*, op. cit., p. 97.

37. Charles de Gantelmi d'Ille, *Les Provençaux à Florence...*, op. cit., p. 13.

de la diplomatie du jeune pays. En France comme en Italie il sait jouer sur la fibre latine pour intéresser ces puissances à son sort, et c'est le désespoir de Gantelmi que de constater, deux ans après les cérémonies de Forcalquier, que l'indifférence française pousse ce poste avancé de la latinité en Orient dans les bras de l'Allemagne³⁸.

Outre l'utilité que le gouvernement français peut trouver à s'associer aux fêtes latines du Félibrige, il s'agit pour lui d'encadrer une activité diplomatique qui ne doit pas empiéter sur ses prérogatives régaliennes. Ce d'autant qu'elle est impulsée par un groupement régionaliste dont les intentions demeurent suspectes. C'est ainsi qu'il faut lire le satisfecit décerné par les préfets aux organisateurs des célébrations de Vaucluse et Forcalquier. En manifestant la bienveillance dont le gouvernement fait preuve à leur égard, ils leur signalent qu'il ne compte pas leur laisser plus d'autonomie qu'il n'en faut, et séparent ce qui dans le discours félibréen lui semble acceptable – l'amour du terroir comme ferment du patriotisme national – de ce qu'il ne veut pas entendre – la volonté de sauver les langues et les cultures régionales – déniaient ainsi toute portée politique à leur discours.

Exister

Dans ces conditions on peut se demander pourquoi les Félibres accueillent si chaleureusement les représentants du pouvoir, quand ils ne cherchent pas à obtenir leur présence et leur agrément. On touche là au rapport ambigu qu'entretient le Félibrige avec la politique³⁹. Comme il semble hésiter, dans le contexte français, entre nationalisme occitan et simple revendication culturelle, il se présente sur la scène internationale comme fer de lance d'une fédération latine dont on ne sait pas bien si elle doit être de nature politique ou s'il n'est question que d'une communauté de sentiments. Et l'on ne voit pas mieux si son rôle doit être celui d'un mouvement fédéraliste militant, prêt à revendiquer vis-à-vis de l'État français une certaine indépendance, ou celui d'un jury chargé de remettre des prix littéraires méditerranéens. Dès lors que ces questions restent en suspens, parce qu'on ne sait pas les trancher de façon unanime au sein du Félibrige qui louvoie entre le rêve qu'entretiennent certains de ses membres, comme le comte de Villeneuve-Esclapon, de le transformer en mouvement nationalitaire provençal, et l'intégral apolitisme théorisé par Théodore Aubanel en octobre 1878 devant un parterre de félibres parisiens, rien ne s'oppose à ce que l'organisation accepte la présence des préfets lors de ces fêtes, ni ne conteste l'implicite de leurs hommages. Ceux-ci lui permettent au contraire de répondre aux accusations de séparatisme dont il est l'objet au moment où Saint-René Taillandier, en 1875 dans la *Revue des deux mondes*, et Jules Clarétie dans l'*Évènement* du 13 octobre 1878, relan-

38. Charles de Gantelmi d'Ille, *Les méridionaux et leurs œuvres depuis les fêtes latines de 1882. Discours à l'Athénée de Forcalquier, séance publique du 9 novembre 1884*, Forcalquier, Bruneau, 1885.

39. Philippe Martel, « Le Félibrige : un incertain... », *loc. cit.*

cent la campagne anti-félibréenne initiée en 1868 par Jules Garcin et son brûlot *Les Français du nord et du midi*.

La présence des autorités, et l'association des fêtes latines à des actes n'ayant que peu à voir avec la défense de la langue d'oc, comme l'inauguration du viaduc de Forcalquier, permet également au Félibrige de donner à ses manifestations, et à son message, une visibilité qu'il craint peut-être de ne pas obtenir sans cela. C'est une vieille rengaine dans ses rangs que de regretter l'indifférence de la population méridionale au sort maudit de sa culture et de sa langue. Mais ces occasions introduisent le prêche félibréen au cœur de spectacles populaires, et, au-delà, elles portent le programme du Félibrige à la connaissance du pouvoir et de l'opinion publique française. En appelant de leurs vœux l'union des nations latines, les félibres n'oublient pas de louer les bienfaits de la décentralisation et de la libération des cultures provinciales. Quelle autre forme pourrait prendre ce rassemblement que celle d'une fédération respectant les us et coutumes de chacun ?

Mais la réflexion stratégique qui guide le discours latin dans les années 1870 et 1880 n'est pas seulement tournée vers la diffusion du message mistralien auprès des masses provençales et languedociennes, ou des représentants de l'État. Sans parler du désir qu'entretiennent alors Mistral et ses amis de pouvoir internationaliser leur association, en pensant y enrôler d'abord les Catalans, puis les Italiens, la fête latine doit consolider leur position dans la sphère du mouvement régionaliste occitan. Presque chacune de ces manifestations est l'occasion pour le Félibrige de s'implanter dans une région où il n'était pas représenté, ou de renforcer la vigueur de maintenances et d'écoles qui viennent de naître. Le thème latin est tout indiqué pour servir cette expansion félibréenne puisqu'il séduit les savants languedociens, notamment ceux de la société des langues romanes qui, comme Charles de Tourtoulon ou Alphonse Roque-Ferrier, entretiennent des rapports étroits avec Barcelone et rêvent d'une fédération des pays d'Europe du sud⁴⁰. Il permet aussi la cohabitation au sein du Félibrige de personnages aux profils politiques aussi différents que les « rouges » Auguste Fourrès et Louis-Xavier de Ricard, et les « blancs » Berluc-Pérussis ou Raymond de Toulouse-Lautrec, qui tous peuvent, à défaut d'autres affinités, communier dans l'espérance d'un monde latin réuni sous une constitution fédérale.

40. Le personnage et l'œuvre de Charles de Tourtoulon sont renseignés par les opuscules de Paul Mariéton, *L'idée latine. Charles de Tourtoulon*, Lyon, Waltener, 1883 et Pèire Azema, *Charles de Tourtoulon*, Mount-Pelié, Calendau, 1936.

1890, LA FIN DU FÉLIBRIGE ?

Dès le retour de la délégation provençale de Florence, les Félibres ont le sentiment que les belles espérances de la campagne latine n'ont pas fleuri. Berluc essaie bien encore, avant que la mort de sa fille en 1892 ne brise ses ressorts, de pousser Mistral à soutenir l'apparition d'une revue qui servirait à agglomérer un Félibrige italien. Le maître lui-même a décidé de défendre ses options décentralisatrices en marge d'une association dirigée depuis 1891 par le très républicain et anti-fédéraliste Félix Gras. Absorbé par la rédaction de son journal *L'Aiòli*, puis par la fondation du Museon Arlaten, il laisse s'épuiser les dernières énergies italiennes que le seigneur de Porchères voudrait organiser, et ce sont les rubriques nécrologiques des publications félibréennes qui recueillent les derniers échos de l'idée latine. En décembre 1902, un an avant sa mort, Berluc n'a plus qu'à admettre tristement que « *[l]'idèio latino es en baïso, e tout ano auren tòuti nòsti sòci en terro germano* [l'idée latine est en baisse, et bientôt nous aurons tous nos amis en terre amie]⁴¹ ». En soldant la faillite de cette ambition à l'échelle internationale, nationale, et des pays de langue d'oc, cet échec sanctionne l'incapacité du Félibrige à devenir autre chose que ce que les pouvoirs publics français voulaient bien qu'il soit, une société folklorique.

L'exaltation de la solidarité latine devait permettre de rapprocher les trois pays bordant le nord-ouest méditerranéen, pour préparer l'avènement d'une fédération capable de tenir la dragée haute aux nations d'Europe du nord. Mais les relations entre ces États restent instables durant toute la première moitié du XX^e siècle, et il est frappant de constater que la légère amélioration des rapports franco-italiens à laquelle on assiste à partir de 1902 concorde avec l'essoufflement de l'action félibréenne. Quant au développement d'un Félibrige catalan et italien, qui auraient œuvré à resserrer les liens entre ces peuples tout en offrant à Mistral une stature internationale, il en reste au stade des projets. Les Catalans prennent, à partir des années 1880, le chemin d'un nationalisme périphérique focalisant leur attention sur le combat qu'ils engagent contre le pouvoir de Madrid, et la chimère d'un Félibrige italien s'éteint avec Berluc.

Cette incapacité du Félibrige à peser dans les relations internationales constitue une déconvenue pour l'association provençale. Elle espérait par ce biais s'offrir une visibilité et faire valoir ses revendications sur le champ politique français. Parmi celles-ci, l'une des plus importantes est de réorganiser le pays sur un mode fédéral, en rendant une substance politique à ses provinces. Mais le Félibrige n'obtient rien de cela. Pire, il laisse le groupe de jeunes sociétaires menés par Charles Maurras et Frédéric Amouretti emporter une

41. Lettre à Frédéric Mistral, 18 décembre 1901, in Bruno Durand, *Correspondance de Frédéric Mistral...*, op. cit., p. 215.

partie de l'héritage provincialiste dans sa dérive vers l'anti-républicanisme, après la publication de leur manifeste fédéraliste de 1892, et finit par abandonner l'essentiel de l'animation décentralisatrice à la Fédération régionaliste française, créée par Jean Charles-Brun en 1900⁴². Ses propositions culturelles n'ont pas plus de succès. Les demandes réitérées de ses membres afin que l'on utilise la langue d'oc à l'école se heurtent au mauvais vouloir de l'administration scolaire ; en pointant la nécessité d'un accord sur une orthographe occitane unifiée, elles réveillent les antagonismes linguistiques entre Provençaux et Languedociens. À partir de 1896, Prosper Estieu et Antonin Perbosc utilisent dans leur revue *Mount-Segur* un système rival de celui que Mistral avait élaboré⁴³. Au-delà de l'impossibilité de s'accorder sur une écriture, c'est la prétention du Félibrige à encadrer le combat pour la reconnaissance de la culture des provinces méridionales de France qui s'effondre, le Languedoc devenant bientôt le pôle le plus dynamique de la militance occitane.

La déception est d'autant plus cruelle que c'était le bénéfice minimum escompté de la propagande latine. En empoignant ce flambeau, le Félibrige a voulu s'imposer comme porte-parole du Midi. Il semble y parvenir un temps, en annexant les forces vives de la société de langues romanes, en fondant une maintenance d'Aquitaine, et les statuts ambitieux de 1876 traduisent son espoir d'embrasser peu à peu toutes les terres de langue d'oc. Mais le bel ordonnancement se fissure dans les années 1890, au moment où le songe latin s'évanouit. Les Montpelliérains Charles de Tourtoulon et Alphonse de Roque-Ferrier quittent en 1892 une organisation qui, sous la houlette de Félix Gras, semble ne plus s'intéresser ni à la politique ni aux relations avec les Catalans. Ils sont bientôt suivis par la passionaria gasconne Philadelphie de Gerdes, exaspérée autant par l'immobilisme de Gras que par son républicanisme. Au terme de deux décennies d'efforts, le Félibrige reste maître de son pré carré provençal mais n'a pas réussi à planter de profondes racines au-delà du Rhône.

Quant à l'union dans ses rangs des partisans du rouge et du blanc, elle ne résiste guère à la fin des années 1880. Auguste Fourès et Louis-Xavier de Ricard ont rejoint le Félibrige après la Sainte-Estelle triomphante de 1876, qui adopte les statuts et intronise Mistral *capoulié*. Mais les rédacteurs de la *Lauseta* ne mâchent pas leurs mots dès qu'ils hument un parfum d'encens autour de leurs confrères. En 1877, ils critiquent féroce­ment les félibres qui escortent sept évêques et archevêques venus installer la statue de Sainte Anne

42. Vitor Ngyuen a décrit la formation des idées de Maurras avant son entrée dans l'Action française dans *Aux origines de l'Action française. Intelligence et politique à l'aube du XX^e siècle*, Paris, Fayard, 1991. Sur Charles Brun et la Fédération régionaliste française on consultera l'étude de Thibault Flory, *Le mouvement régionaliste français*, Paris, PUF, 1966, et celle, plus percutante, de Julian Wright, *The Regionalist Movement in France 1890-1914*, Oxford, Clarendon Press, 2003.

43. Sur ces deux hommes, cf. Hervé Terral « Estieu, Perbosc, Rondou : trois figures de l'instituteur en Midi toulousain devant l'école républicaine », in Pierre Guillaume [dir.], *Le Midi dans la nation française*, Paris, CTHS, 2002, p. 31-40.

dans la cathédrale d'Apt, de même que l'attitude de Roumanille pendant les fêtes latines de Montpellier de 1878, qui porte un toast à la Rome papale alors que les félibres catholiques refusent de trinquer en l'honneur de Victor Hugo. Ce dernier scandale les poussera à convoquer le fameux banquet de Paris, durant lequel Aubanel s'acquittera péniblement de la mission de laver le Félibrige des soupçons de cléricalisme et de séparatisme qui pèsent sur lui. L'association mistralienne ne succombera pas à ces querelles intestines, le mordant des « albigéistes » s'émousse d'ailleurs quand Louis-Xavier de Ricard décide de s'exiler en Argentine en 1880, onze ans avant la mort de Fourès. Elle en portera pourtant les stigmates, puisque le choix de Félix Gras pour succéder à Roumanille comme *capoulié* en 1891 répond à la nécessité de donner des gages à son aile républicaine, et que l'inaction qui marquera les dix années de son pontificat n'est pas étrangère à la crainte de voir reprendre de plus belle la guerre des « rouges » et des « blancs ».

*

Avec le déclin de l'idée latine ce sont beaucoup des ambitions du Félibrige qui s'envolent. Après l'époque romantique de sa fondation, et les années exaltantes de la fraternité catalane, le Félibrige essaie, en défendant l'union des peuples latins, de bâtir un discours qui puisse trouver audience dans une France marquée par une flambée nationaliste inédite. Doit-on y voir le signe de cette involution conservatrice et culturaliste que l'on a dénoncée dans le monde occitaniste après Robert Lafont, et que Philippe Martel voit se manifester dans les années 1880⁴⁴ ? On peut aussi considérer que la promotion de l'idée latine a été pour le Félibrige une façon d'affronter les obstacles qui se sont dressés devant lui après 1870, et de continuer à diffuser l'essentiel de son message, l'aspiration fédéraliste et la défense des langues régionales. Mais, ne parvenant à mobiliser ni les élites ni le peuple du Midi autour de son projet, le Félibrige ne convainc pas plus les autorités françaises ; en vain offre-t-il ses solutions à une nation en plein doute. Il ne lui reste plus alors que le combat culturel, qui, privé d'horizon politique, passera bien vite pour du folklore.

*Nicolas Berjoan est professeur agrégé à l'Université de Provence
et membre de l'UMR Telemme*

44. Philippe Martel « Le félibrige : un incertain... », *loc. cit.*